LA GROTTE D'AZUR

LÉGENDE NAPOLITAINE

PAR MÉRY

JOUÉE DANS UN SALON.

PERSONNAGES

RÉGINA	Mmes STELLA COLLAS.
SILVIA	AMÉDINE LUTHER.
LÉONA	FLEURY.
CARMEN	ANAIS DESCLÉE.
ALBENZA	BALLA-REY.

— Tous droits réservés. —

RÉGINA.

Voici l'heure où tout dort. — Dans sa villa de marbre,
Le riche fait la sieste, et le pauvre, sous l'arbre;
C'est le minuit du jour au mois de juin. Mes sœurs,
En été, le sommeil a de grandes douceurs;
Mais il vaut mieux veiller, je crois: veiller, c'est vivre!
Vivons parmi ces fleurs dont le parfum enivre;
Vivons en écoutant le murmure lointain
Qu'apporte à ma villa le flot napolitain,
Les concerts du jardin, le son des mandolines
Qui chante avec l'écho de nos vertes collines,
Et suivons, à travers le rideau des palmiers,
Ces barques fendant l'air comme un vol de ramiers.

SILVIA.

Ma sœur, tu nous dis là des choses trop connues;
Finis en commençant, car, si tu continues,
Il arrivera...

RÉGINA.

Quoi?

SILVIA.

Nous nous endormirons.

CARMEN.

La chaleur et l'ennui pleuvent aux environs;
Parlons toutes; chantons, car moi, ma chère amie,
Moi, rien qu'en t'écoutant, je me suis endormie.

RÉGINA.

Écoutez... Près de nous, j'entends des tambourins,
Nos instruments de bal!

SILVIA.

Ce sont des pèlerins
Ou des bohémiens...

BIBLIOTECA

 76884

CARMEN.

Est-ce ainsi que tu parles
Des artistes qui vont débuter à Saint-Charles?

SILVIA.

Moi, j'aimerais beaucoup mieux danser.

LÉONA et ALBENZA.

Nous aussi.

RÉGINA.

Eh bien, faites venir dix beaux danseurs ici;
Combien en manque-t-il?

SILVIA.

Dix.

CARMEN.

Un peu trop.

RÉGINA.

Nous sommes
Dans ma villa, couvent que j'interdis aux hommes
Jusqu'à mon mariage.

SILVIA.

Oh! ce sera tard.

LÉONA.

Mais,
Dis-nous, quand crois-tu donc prendre un mari?

RÉGINA.

Jamais.

SILVIA.

C'est encore plus tard.

LÉONA.

Oh! Régina veut rire.

SILVIA.

Si nous causions ainsi jusqu'au soir, sans rien dire,
Comme les hommes font quand ils parlent entre eux?

LÉONA.

J'aime mieux dormir... Cherche un sujet plus heureux.

SILVIA.

Je ne trouve plus rien.

CARMEN.

Le dessin, la peinture,
Peuvent...

SILVIA.

Point de travail en été!

LÉONA.

La lecture
N'est pas un dur travail; on peut bien, en lisant,
S'amuser jusqu'au soir.

SILVIA.

Mais quel livre amusant
Choisirons-nous?

LÉONA.

C'est vrai.

SILVIA.

Voilà le difficile.

RÉGINA.

J'ai l'histoire, in-quarto, de Naple et de Sicile...

SILVIA.

Garde-la.

CARMEN.

Voilà tout?... Tu n'as point de romans,
Point d'histoires d'amour, point de livres charmants?

RÉGINA.

Rien.

SILVIA.

Mon Dieu! quel ennui! que la minute est lente!
Que le soleil est lourd! que l'heure est accablante!

LÉONA.

Il me vient une idée!

CARMEN.

Ah! voyons!...

LÉONA, d'un ton naïf.

La voici.
C'est un décaméron qu'il faut créer ici.

SILVIA.

L'idée est excellente... Attends, que je vous compte...
Nous sommes dix; tout juste!... Il faut nous dire un conte
Comme au décaméron florentin. C'est charmant!
Une fable très-vraie, une histoire qui ment,
Tout sera bon, pourvu que le récit entraîne!

(A Régina.)

Toi, la plus jeune sœur, tu seras notre reine;
Couronne de quinze ans, couronne de beauté,
Pour nous femmes, voilà la seule royauté.

(A Léona.)

C'est à toi de parler la première. Es-tu prête?
Pars... Cherche dans ton cœur, ou cherche dans ta tête
Un sujet larmoyant ou bien gai; tous les tons
Peuvent plaire à l'oreille. Ainsi, nous t'écoutons.

LÉONA.

Je vais donc vous conter une histoire charmante
D'un prince de Sicile et de sa jeune amante
Égarés à la chasse, et, quand il fera nuit,
Ils verront dans les bois une vitre qui luit.
« Quel bonheur! diront-ils, de voir cette lumière! »
Ils doubleront le pas... « Tiens! c'est une chaumière,
Dit le prince, habitée! et par un bûcheron... »

CARMEN, interrompant.

Cherche donc du plus neuf pour un décaméron!
C'est une vieille histoire! on endort avec elle
Tous les enfants...

RÉGINA.

J'en sais une neuve.

LÉONA.

Laquelle?

RÉGINA.

C'est *la Grotte d'azur!*...

CARMEN.

Oh! je la sais!

RÉGINA.

Très-bien.

LÉONA.

Moi, je la sais aussi.

SILVIA.

Mais, moi, je ne sais rien.

RÉGINA.

Tu le lairas... Mes sœurs, c'est un bon exercice
Pour apprendre à conter; il faut qu'on réussisse
Du premier coup.

CARMEN.

Parlons.

RÉGINA.

Chacune de vous doit
Écouter, attentive au signe de mon doigt;
Ce signe la mettant sur la route tracée,
Vite elle poursuivra l'histoire commencée,
Soit en récit parlé, soit avec des chansons.
Est-ce compris?

ALBENZA.

Très-bien!

RÉGINA.

Silence!... Commençons...
Mais tout bien réfléchi, ma tâche étant fort rude,
Chères sœurs, vous allez chanter, comme prélude,
Un de vos jolis airs. Ainsi j'aurai le temps
De bien me recueillir : chantez quelques instants...

. . . .
. . . .

Notre histoire appartient, je crois, au moyen âge;
On dansait à Capri, là, dans le voisinage,
Sur la grotte d'azur, car deux nobles maisons
Unissaient, ce jour-là, leurs illustres blasons.
Les deux jeunes amants, époux après la messe,
Se regardaient avec des yeux pleins de tendresse,
Et, trouvant que la fête était longue, ils marchaient
Loin du bal, sous des pins massifs qui les cachaient.
Antonio portait, dans cette promenade,
Le costume charmant des Mores de Grenade,
Le pourpoint où brillait son écu de baron,
Et le feutre garni de plumes de héron.

Digitized by Google

Flavia ressemblait à la vierge d'un rêve,
La fille la plus belle entre les filles d'Ève,
Celle qui marche et crée une fleur sous ses pas,
Celle que l'homme cherche et qu'il ne trouve pas.
Les mariniers de l'île, accourus de la plage,
La mandoline en main, chantaient ce mariage;
Mais on ne chantoit plus quand on approchait d'eux,
On s'écriait en chœur : « Qu'ils sont beaux tous les deux! »
Ils étaient arrivés... là... sur le promontoire,
Lorsque...

(Régina fait signe à Silvia de continuer.)

SILVIA.

Je ne sais rien, j'ignore cette histoire...

RÉGINA.

N'importe, continue...

LÉONA, à Silvia.

Allons, poursuis...

RÉGINA, à Silvia.

Allons...

SILVIA, se résignant.

Lorsqu'un doux chant, redit par l'écho des vallons,
Chant d'un sage, entonné sous le pampre des treilles,
Comme un conseil antique arrive à leurs oreilles.

RÉGINA.

C'est très-bien ! à parler on n'est pas toujours prompt,
Celles qui n'auront rien à dire, chanteront.

(Régina fait signe à Silvia.)

SILVIA.

« Oui, dit Antonio, ce chant qui nous arrive
Est plein de bons conseils. » Et tous deux sur la rive
Prêtaient l'oreille encore au dernier vers du chant,
Et regardaient la mer et le soleil couchant.
La mer, saphir doré, comme un miroir unie,
Déroulait à leurs yeux sa splendeur infinie,
En soulevant à peine, avec un bruit léger,
La barque retenue au tronc d'un oranger.
« Oh! la grotte d'azur à cette heure est bien belle!
Dit Flavia; montons tous deux dans la nacelle,
Et visitons la grotte. — Oui, dit son jeune amant,
On ne peut pas choisir un plus heureux moment :
Pas le moindre danger! Viens, suis-moi, mon amie;
Le vent meurt aux vallons, la mer s'est endormie,
La promenade est douce et le retour est sûr,
Allons parler d'amour dans la grotte d'azur. »
Une joie enfantine inondait leurs deux âmes;
Antonio s'assit sur le banc, prit les rames
Et vogua vers la grotte, et, la barque glissant,
Ils entrèrent bientôt tous deux en se baissant.
Il n'est rien de plus beau! La mer limpide inonde
Le pavé rocailleux de l'immense rotonde,
Ce temple de géants que Dieu même bâtit
Pour mieux nous démontrer combien l'homme est petit.
Rien n'est plus doux à voir; l'algue verte et la mousse
S'y colorent partout d'une lumière douce,
Et les mille reflets de son prisme changeant
Courent sur le saphir et le sable d'argent.
Mais ce que l'œil jamais n'a vu sur notre terre,
Un prodige inouï resté dans son mystère,
C'est la teinte d'azur, gaze du firmament,
Qui flotte sur les corps ainsi qu'un vêtement,
Et, dans ce temple saint, ouvert par la nature,
Suspend à larges plis sa splendide tenture!
Nos ancêtres ont dit que la grotte autrefois,
Au coucher du soleil, retentissait de voix :
C'était l'antique plainte, au Caucase chantée,
Que les nymphes des mers dirent à Prométhée,
Ce chant athénien dont la mâle douceur
Consolait sur son roc le titan ravisseur.

(Régina fait signe à Léona.)

LÉONA.

Les deux jeunes époux contemplaient dans l'extase
L'atmosphère d'azur, la vaporeuse gaze
Qui flottait sous la voûte, et ne se doutaient pas
Du péril que la mer amenait sous leurs pas.
On entendait le vent; sous la roche abaissée,
On voyait au dehors la vague hérissée
Toute blanche d'écume; ensuite l'horizon
S'évanouit; la grotte était une prison.
La mer montait, la nuit arrivait avec elle!
Plus d'azur; le courant tourmentait la nacelle...
On n'entendit plus rien, que le flot irrité
Mugissant sous la voûte et dans l'obscurité;
Un instant changea tout. C'est en de tels orages
Qu'on juge les grands cœurs et les nobles courages!
« Viens! donne-moi ta main et je te guiderai;
Nous périrons ensemble ou je te sauverai! »
S'écria le jeune homme; et, qui pourrait le croire!
La femme étoit joyeuse, et, sous la voûte noire,
Dans sa tombe invisible, il lui semblait bien doux
De mourir la première aux bras de son époux.

SILVIA.

Les temps sont bien changés depuis le moyen âge!
Qui voudrait aujourd'hui d'un pareil mariage?

LÉONA.

Antonio, longtemps par la barque conduit
Au hasard, sur un roc échoue dans la nuit;
Il avança le pied et cherche dans le vide
Aux confins de la grotte un terrain plus solide;
Il le trouva ; les rocs, débris des hauts piliers,
S'alignent sur ce point comme des escaliers,
Et la mer, atteignant sa limite profonde,
Dans ses plus grands courroux jamais ne les inonde.
C'est là que descendit le jeune homme, et sa main,
A tâtons, dans la nuit, se cherchait un chemin.
Tout à coup dans la grotte une musique tendre
Descendit par échos; on eût dit, à l'entendre,
Que le roc vif était une mince cloison
Ouverte aux moindres bruits venus de l'horizon.
Les deux jeunes époux, à cette autre merveille,
Prêtèrent en silence une attentive oreille,
Comme des naufragés qui, sur des rocs déserts,
Écouteraient des voix errantes dans les airs.

(Régina fait un signe à Albenza.)

ALBENZA, déclamant.

Écoute ce que disent
Les oiseaux passagers,
Les flots bleus qui se brisent
Au pied des orangers,
Les arbres sur les cimes
Qui bordent l'horizon,
Les eaux dans les abîmes,
Les fleurs sur le gazon;
Écoute ici les voix
Qui sont au fond des bois;

Écoute ce que chantent
Les artistes des airs,
Sylphes qui nous enchantent
Dans leurs vagues concerts;
Écoute dans la plaine
Ou sur les hauts sommets
L'harmonieuse haleine
Qui ne s'éteint jamais...
Le soir, la nuit, le jour,
C'est la voix de l'amour!

(Régina fait signe à Carmen.)

CARMEN.

Rien de ce chant n'était perdu; pas une note
Ne s'égaroit en route; on eût dit que la grotte,
Bien mieux qu'un écho sourd, à l'oreille incertain,
Elle-même chantoit cet air napolitain.
Tous deux ensevelis comme au fond d'un cratère,
Nos deux époux sondaient l'insoluble mystère
Et ne l'expliquaient pas; ils entendaient toujours
De la profonde mer les mugissements sourds;
Les rafales du vent, les vagues divisées
Par le haut promontoire et sur le roc brisées,
Ce lugubre concert de formidables bruits
Qui double les terreurs dans les terreurs des nuits.
A l'heure d'agonie et du péril suprême,
Quand l'espoir, l'immortel espoir est mort lui-même,
Un noble instinct toujours nous fait lever les yeux
Vers l'espace sublime où s'étendent les cieux.
Comme des profondeurs d'un puits étroit et sombre
Que le roc a garni d'aspérités sans nombre,
Antonio vit luire une étoile, en disant
La prière d'espoir du pauvre agonisant;
Et, dans sa joie, il crut que de l'azur sublime
L'œil d'un ange plongeait jusqu'au fond de l'abîme,
Montrant le roc fendu par la céleste main,
Et l'abîme sauveur qui servait de chemin.

RÉGINA, se faisant un signe à elle-même.

« Mets tes pas dans mes pas; la vie est sur ma tête,
S'écria le mari. — Pour mourir je suis prête,

Digitized by Google

Lui dit sa jeune femme; empêche jusqu'au bout
Que je me sauve seule, et je te suis partout. »
Le sentier était rude et vertical, humide
Surtout : Antonio posait un pied timide
Sur les rochers saillants, redoutables appuis;
Et, cramponnant ses doigts aux parois de ce puits,
Il avançait un peu, s'assurait si la pierre
Résistait, et sa main, étendue en arrière,
Cherchait un autre corps dans l'ombre, et, l'enlevant,
Le plaçait près de lui sur l'escalier mouvant. —
Le cœur serré, la glace au front, la flamme aux lèvres,
On fait de ces travaux dans le songe des fièvres. —
Bien souvent la sueur de l'effroi l'inondait
Lorsqu'ainsi cheminant à tâtons, il sondait
Le vide et qu'il touchait, par ses doigts aperçue,
Une roche en saillie et fermant toute issue,
Et qu'au fond de son cœur il disait : « Pauvre enfant!
Je vais l'ensevelir dans ce roc étouffant! »
Il ne la voyait plus au-dessus de sa tête,
L'étoile qui du gouffre illuminait la crête;
Il avait disparu, ce doux phare des cieux,
Et la nuit du néant, seule, aveuglait ses yeux.
« Courage! disait-il; car Dieu veut que tu vives,
Pauvre femme! » Et, perçant les ténèbres massives,
Il cherchait un nouveau chemin, en s'étonnant
De retrouver chez lui l'espoir en le donnant...
Tout à coup un air pur, une céleste effluve,
Les baumes de la mer qui baigne le Vésuve
Descendent dans le gouffre, et ce parfum si doux,
Messager de la vie, arrive aux deux époux.
« Ce n'est point une erreur, dis-moi, ma bien-aimée,
S'écrie Antonio, c'est la brise embaumée,
C'est le souffle du golfe!... — Oui, je le reconnais,
Dit la femme; ô mon Dieu! dans cet air je renais!... »
Alors, renouvelant son haleine épuisée,
Le jeune époux monta par une route aisée;
Et quel nouveau bonheur vint éclater en eux
Quand ils virent le ciel, l'horizon lumineux,
Toute la pompe enfin dont Naples se décore
Sous les premiers rayons de la naissante aurore!
« Dieu, s'écrièrent-ils, a pris pitié de nous,
Il nous rend à la vie! » Et, tombant à genoux,
Ils mêlèrent leurs voix à ces concerts sublimes
Qui montent des vallons, des arbres, des abîmes,
Pour dire à la nuit sombre un magnifique adieu,
Et bénir le soleil, qui représente Dieu.

SILVIA.

(Elle fait un signe à ses compagnes, qui se rangent autour d'elle pour l'écouter.)

Vous pouvez regarder, mes sœurs, comme notoire,
Une moralité qui sort de cette histoire;
La voici : — Deux époux, deux jeunes amoureux,
Savourant le bonheur si rare d'être heureux,
Doivent être prudents, doivent veiller sans cesse
Sur tous leurs premiers pas, veiller sur leur jeunesse,
Comme l'avare fait, quand il garde si bien
Un précieux trésor qui ne lui sert à rien.
La fortune est jalouse, elle est femme : infidèle
A tous ses favoris lorsqu'ils abusent d'elle;
Il faut bien la soigner quand on la tient. Ainsi,
Mes sœurs, quand vous aurez un jeune époux aussi,
Et qu'il vous aimera d'un amour moyen âge,
Comme on n'en trouve plus dans notre voisinage,
De loin méfiez-vous des mirages d'azur;
Méfiez-vous des flots, le rivage est plus sûr.
N'allez pas dans un gouffre, où de ténébreux voiles
Vous cachent le soleil et les saintes étoiles.
Vivez au doux éclat de la nuit et du jour,
Entre deux horizons, cadre d'or de l'amour;
Vivez dans vos jardins, où l'atmosphère est douce,
Près d'un lac dont le flot jamais ne se courrouce,
Et, sans poser partout un pied trop hasardeux,
Dans ce monde si beau n'admirez que vous deux.

76884

FIN.

Mle d'Inv. 1679

Lagny. — Typographie de A. Varigault et Cie.

Digitized by Google